

XYZ. La revue de la nouvelle



Kimono

Denise Miège

Numéro 21, printemps–février 1990

Personnages

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2721ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Miège, D. (1990). Kimono. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (21), 72–75.

Il était bleu, d'un bleu qui devenait vert au moindre mouvement. Je le caressais avec un plaisir qui n'en finissait pas de m'émouvoir. Jamais le toucher d'une soie ne m'avait procuré cette sensation aiguë et voluptueuse à la fois. J'avais envie de ce kimono. J'imaginai le plaisir sans cesse renouvelé que j'aurais de l'avoir sur mon corps nu, plaisir renaissant de chaque mouvement. Le kimono se lovait sous mes doigts, se prêtait, suggérait.

— Il est beau, n'est-ce pas ? C'est fait entièrement à la main. Pur Chine. Bien qu'il n'y ait ni dragon ni ornementation superflue. Toute la beauté du vrai kimono est dans le chatolement de la soie qui est tissée de deux couleurs.

— Combien coûte-t-il ?

— Trente-cinq mille francs. Ce n'est pas excessif si vous tenez compte de l'usage qu'il vous fera : chaud en hiver, frais en été ; une telle soie ne se trouve plus. On fait maintenant des produits d'exportation en quantité industrielle et la qualité s'en ressent.

— Trente-cinq mille francs... Je vais réfléchir, Madame.

— Mais oui, certainement. Remarquez que nous avons aussi des articles moins chers mais fort beaux. Ce noir brodé d'un dragon or, par exemple : c'est du meilleur goût. Trois mille francs seulement !

— Merci, Madame, mais c'est le bleu que je préfère.

— Évidemment, c'est autre chose... je dirai même que c'est la classe au-dessus. Voulez-vous que je vous le mette de côté ? Vous me verserez ce que vous voulez comme arrhes.

— Je crains de ne pouvoir trouver les trente-cinq mille francs...

— Ah ! dans ce cas... répliqua sèchement la vendeuse, et elle retourna précipitamment à ses kimonos, qu'elle remit en ordre comme si on venait de les insulter.

Trente-cinq mille francs ! Un mois de salaire. Il valait mieux ne plus y penser.

Je n'y pensai plus mais j'en rêvai. La nuit qui suivit, je le revis mon kimono, mais il n'était pas seul. Un homme l'habitait, un Chinois qui me regardait doucement et tristement. Il restait là sans rien dire, sans faire le moindre mouvement. En arrière-plan un paysage, chinois lui aussi, le sommet d'une montagne enneigée, un arbre vert sur le ciel bleu.

Puis tout s'estompa, mais je sentis très nettement le toucher de la soie sous mes doigts, le Chinois avait disparu me laissant le kimono.

Bien sûr, rien de tout ça ne restait au réveil et je partis travailler comme les autres jours. Mais la nuit suivante, le kimono revint et le Chinois aussi. Il tenait des billets de cinq mille francs à la main et me les tendait sans mot dire. Ses yeux étaient toujours tristes, mais ils avaient perdu toute douceur.

— Le prix d'une vie, finit-il par articuler. Et il disparut, me laissant son vêtement.

Quelle ne fut pas ma surprise en m'éveillant de trouver trente-cinq mille francs sur la table. Je vivais seule. La porte de mon appartement était fermée à clé la nuit. Personne n'avait pu s'y introduire. Et puis je ne connais aucun Chinois. D'où venaient donc ces trente-cinq mille francs ? « Le prix d'une vie » avait dit l'homme du rêve. À qui devrais-je en rendre compte ?

Je n'allai pas au bureau ce jour-là, mais machinalement je me retrouvai devant le magasin chinois, où le kimono était toujours là, plus beau que jamais, fidèle à mon rêve et à mes désirs.

J'entrai, je jetai les billets à la femme éberluée et je le pris contre moi.

— Vous ne voulez pas que je l'emballe ?

J'étais déjà partie.

Je vécus huit jours et huit nuits avec mon kimono, ne sortant même plus. Le Chinois ne revint pas. Et puis, un jour, je ne sais pourquoi, j'eus envie de le peindre, de le reproduire sur une toile, de recréer moi-même ce bleu magique.

J'allai chercher le matériel nécessaire, je m'installai et cherchai longtemps le mélange de bleu et de vert qui rendrait les nuances exactes. Je fis plusieurs essais tous aussi maladroits les uns que les autres. J'allais abandonner quand machinalement je commençai à dessiner un arbre puis peu à peu tout le paysage chinois du rêve. Les couleurs venaient

d'elles-mêmes, le Chinois aussi prit sa place dans le tableau. Il portait mon kimono et la teinte exacte fut reproduite.

Bien sûr, je n'en croyais pas mes yeux. Je fis plusieurs autres esquisses, des variantes. Le regard seul me posait des problèmes: il était sans vie.

Je reçus congé de mon employeur chez qui je n'avais pas mis les pieds depuis quinze jours. Au fond, cela m'était complètement égal. Je continuai à peindre.

Puis un jour, je n'eus plus d'argent et je revins brutalement à la réalité. Qu'allais-je devenir? Avais-je inconsciemment pensé trouver encore trente-cinq mille francs sur ma table en cas de besoin? J'avais été vraiment inconséquente. Comment vivaient donc les peintres? Je ne connaissais personne dans ce milieu. Mais je me rendis dans une galerie de peinture, au hasard, avec une de mes toiles.

Le marchand me toisa d'abord de la tête aux pieds, puis il prit la peine de m'écouter, sourit, jeta un regard sur la toile et resta bouche bée.

— Vous dites que c'est vous qui avez peint ça? Mais vous avez copié une peinture ancienne. Où l'avez-vous trouvée?

— Nulle part. Je n'ai copié nulle part, répondis-je, mal à l'aise.

— Ce tableau, qui s'intitule *le Kimono*, a mystérieusement disparu d'une salle de vente londonienne. C'est un tableau très rare de la fin de l'époque Ming, très rare à cause des couleurs inhabituelles à cette époque. On raconte que son auteur est mort dans des circonstances assez tragiques. Il aurait vendu son âme au diable pour trouver le secret de son bleu de Chine, puis, après avoir mis un an à peindre son tableau *le Kimono*, il le vendit l'équivalent de trente-cinq mille francs-or et le jour où il toucha l'argent, il fut assassiné dans son atelier; le tableau et l'argent avaient disparu. Ce tableau fut retrouvé un siècle plus tard chez un antiquaire juif à Venise, lequel fut aussi assassiné. Il disparut de nouveau pendant cent ans pour réapparaître dans une salle de ventes à Londres l'année dernière. Lady Goldstein, qui venait de l'acquérir pour cinq cents livres sterling, se le fit voler en sortant de l'établissement. Mais le voleur ne l'emporta pas en paradis, puisqu'on le retrouva pendu quelques jours plus tard. Le tableau, lui, ne fut pas retrouvé. Et vous m'apportez ça naïvement en me disant que c'est de vous. C'est une excellente copie, certes, mais où se trouve l'original?

Il ne m'aurait pas crue. Je lui dis donc que j'avais copié ce tableau dans une église à Rome. Il y a tellement d'églises à Rome, pensais-je...

— Quelle église ?

— Je ne sais plus. J'ai fait beaucoup de copies de tableaux à Rome, dans de nombreuses églises.

Je vis qu'il ne me croyait pas, mais il ne trouva rien à redire.

— Vous ne voulez pas m'acheter cette toile ? demandais-je timidement. Je n'en demande pas cher.

— Pas cher, ricana le marchand. Soit ! Et il me tendit trente-cinq mille francs.

Je n'étais pas sûre d'être tout à fait éveillée. Mais le comble de la surprise fut atteint lorsqu'en rentrant chez moi j'y trouvai mon Chinois en chair et en os. Il était nu, allongé sur le lit.

— J'ai brûlé le kimono, dit-il. Nous sommes libres maintenant. Et il souriait doucement. J'ai été victime d'un sortilège il y a deux cents ans. Je devais trouver une femme qui prenne ma place en rachetant le kimono, une femme qui, comme moi, soit prête à donner sa sécurité, sa liberté, pour acquérir le secret du bleu de Chine. Je l'ai trouvée. Viens !

Sa peau était plus douce que de la soie. Nous allâmes sur les sommets neigeux et dans les mers de Chine, nous brûlâmes les étapes, nous chevauchâmes de petits étalons fougueux sans selle ni étriers; nous fûmes à nous-mêmes toutes les fleurs de pommiers du monde, nous réinventâmes tous les rituels des livres de thé. Et nous ne cessâmes de nous émerveiller de nos corps.

À l'aube, je me retrouvai seule. Le kimono achevait de se consumer dans le feu que j'avais allumé.

Les années passèrent. Je ne me suis pas mariée; je n'ai pas d'enfants, mais mes toiles se vendent bien. « Le prix d'une vie » avait-il dit ?

« Kimono » de Denise Miège a remporté le premier prix du concours « Rencontres singulières » organisé par la revue *Magie rouge* de Bruxelles.

À PARAÎTRE / PRINTEMPS 1990

COMPLÉMENT D'OBJETS

nouvelles de

**Jean-Marie Poupard, Sylvie Massicotte, Danielle Roger,
Thomas Buffin-Bélangier, Claire de Lamirande, Robert Lalonde,
Denis Bélangier, Nicole Lavigne, Hélène Rioux**

XYZ / collection « L'ÈRE NOUVELLE » 5